

Transition écologique

PHILIPPE CHIAMBARETTA : « LE DESTIN DE NOS VILLES EST LE DESTIN DE NOTRE PLANÈTE »

L'architecte, qui vient de publier le n° 5 de la revue *Stream*, nous dit la nécessité de mettre en œuvre de « nouvelles intelligences » pour imaginer le futur de nos villes.



Couverture de *Stream* n° 5 : « Nouvelles intelligences », 2021, conception graphique M/M (Paris). © PCA éditions/Les presses du réel

demande des habitants, depuis plusieurs années...

Vous construisez actuellement The Link, le nouveau siège du groupe Total, à Puteaux, dont la livraison est prévue en 2025. Quelles solutions apportez-vous ?

Lorsque la commande de Total est arrivée, nous avons déjà réfléchi à ce que pouvait être la tour de demain. L'idée est de donner une place inédite à la nature au sein d'un immeuble de grande hauteur. Nous avons notamment travaillé sur la notion de « biophilie » : faire interagir en harmonie travail et nature. La tour est dédoublée en deux édifices reliés par une trentaine de « ponts » qui sont des terrasses avec des jardins suspendus. Une façade en double peau apporte une meilleure isolation. Les étages, vitrés du sol au plafond, laissent amplement pénétrer la lumière naturelle, qui produit même de l'électricité grâce à une batterie de panneaux photovoltaïques. La consommation énergétique par rapport à une tour « classique » en est réduite de moitié.

Comment construire la ville de demain et répondre aux défis de l'anthropocène ?

D'avantage que d'« anthropocène », parlons d'« urbanocène », car ce sont surtout les villes qui génèrent le dérèglement. Elles concentrent l'essentiel de la pollution, des prélèvements naturels et des rejets de déchets. Le destin de nos villes est donc le destin de la planète. La ville étant presque aussi complexe qu'un organisme vivant, nous avons lancé le concept de « ville-métabolisme ». Il faut aujourd'hui être plus respectueux d'un équilibre global, dans lequel les humains sont une espèce parmi d'autres...

En 2018, on vous a demandé de « réenchanter les Champs-Élysées », à Paris. Vous avez ensuite réalisé une seconde étude, plus globale et à l'horizon 2030, « Champs-Élysées, histoire & perspectives ». Qu'en est-il ?

Jusqu'au début des années 1970, l'avenue des Champs-Élysées était plébiscitée par les Parisiens. Au cours de la décennie 1970, elle s'est

vue rejetée et, depuis, le désamour est total. La raison ? Toutes les caractéristiques qui fondent le progrès se sont retournées contre elle : trop de trafic automobile, trop de touristes et trop de consommation. Ce lieu, jadis de promenade et de culture, est devenu une autoroute urbaine doublée d'un *duty free*. Et la nature y est de plus en plus artificielle : seuls 15 % des sols sont perméables ! Les Champs-Élysées sont une caricature de tous les travers, et de l'impuissance à laquelle nous étions arrivés. Il faut aujourd'hui réparer le mal, « soigner ».

D'avantage que d'« anthropocène », parlons d'« urbanocène », car ce sont surtout les villes qui génèrent le dérèglement.

D'autant que, d'un point de vue symbolique, « les Champs » sont un lieu incontournable...

Assurément. André Le Nôtre, le jardinier de Louis XIV, a dessiné cette continuité jardin des Tuileries-place de la Concorde-Champs-Élysées il y a plus de trois cent cinquante ans, à une époque où ce n'était que de la campagne. Aujourd'hui, cet axe qui va du musée du Louvre à l'Arche de La Défense est une perspective urbanistique majeure de l'Ouest parisien. De Louis XIV à Charles de Gaulle et plus, il résume l'histoire de France. Sa puissance symbolique est considérable.

Quel « diagnostic » faites-vous et quelle serait l'« ordonnance » appropriée ?

Pour développer une ville durable et inclusive, il s'agit, avant tout, d'y réduire la place de la voiture. Les Champs-Élysées sont un « morceau » complexe de ville, composé de cinq strates : la nature (majoritairement héritée du XVII^e siècle), les infrastructures (rues, avenues, métro), les bâtiments, les mobilités (piétonnière et sur roues), les usages et comportements humains. Il s'agit de créer de nouvelles relations entre ces strates. Le but est de pacifier l'« hyper-lieu » (entre le rond-point des Champs-Élysées et l'Arc de triomphe) et de réenchanter l'« hyper-vidé » (les jardins entre la place de la Concorde et le rond-point des Champs-Élysées). Nous proposons quatre axes stratégiques :

réduire les nuisances des mobilités, repenser la nature comme écosystème, inventer de nouveaux usages, mesurer et réguler les actions. Nous ne sommes plus dans la théorie, mais dans la possibilité d'une action concrète sur un morceau de ville.

Cette réflexion propre aux Champs-Élysées peut-elle être dupliquée ?

Oui. D'ailleurs, cette année, la municipalité de Philadelphie, aux États-Unis, nous a approchés pour étudier le Benjamin Franklin Parkway, boulevard du centre-ville qui est devenu une autoroute urbaine, bruyante et polluée. Les problèmes y sont semblables.

Pour alimenter le réel, vous prônez un retour à la fiction...

L'architecture est un métier à mi-chemin entre l'imaginaire et l'utilitaire. Mais il y a aujourd'hui un déficit de récits, d'imaginaires. Lorsque l'on tente de penser un avenir à l'anthropocène, on bute sur deux camps : ceux qui militent pour une décroissance urgente, et ceux qui, face à l'urgence climatique, veulent conserver des conditions de vie et un niveau de confort identiques, espérant que la science et la technologie les sortiront de là. Hors de ces deux propositions, rien. Or, il y a beaucoup à inventer...

Les artistes ne peuvent-ils pas apporter leur tribut ?

En effet, les artistes sont davantage en capacité de proposer de nouveaux récits. Par exemple, l'Argentin Tomás Saraceno raconte, dans la revue, son projet baptisé « Aéroécène », un monde nouveau entièrement décarboné. Sur un lac salé du nord de l'Argentine, il a réalisé une performance pour dénoncer le fait que l'extraction du lithium, dont on fait les batteries des véhicules électriques, détruit le mode de vie des populations indigènes et provoque moult pollutions. Cette performance artistique est à la fois une nouvelle forme de résistance et une nouvelle méthode d'activisme. Puisse ce type d'action contribuer à accélérer le changement des comportements.

PROPOS RECUEILLIS PAR CHRISTIAN SIMENC

Stream, n° 5 : « Nouvelles intelligences », Paris, PCA éditions, 2021, 816 pages, 29 euros.

Le n° 5 de la revue *Stream* rassemble sous l'intitulé « Nouvelles intelligences » les contributions de penseurs, chercheurs et créateurs contemporains. Qu'est-ce à dire ?

L'intelligence est la manière de s'adapter à une situation inédite comme celle que nous vivons actuellement, en l'occurrence le réchauffement climatique. C'est la capacité à trouver une issue, qui combine différents savoirs et connaissances. Nous ne savons pas comment stopper les réactions en chaîne que provoquent les effets d'emballement des divers écosystèmes. Or, il y a urgence, car le calendrier des décisions à prendre est très court : dix ans, sinon vingt. Comment, dans un délai aussi restreint, prendre les bonnes décisions ? Cet ouvrage inventorie de « nouvelles intelligences », afin d'imaginer la façon de construire la ville bas carbone.

D'où proviennent ces nouvelles intelligences ?

Au fil du temps, nous avons essayé de simplifier les phénomènes en les découpant en champs disciplinaires distincts, nous spécialisant trop par « silos », alors qu'il y a, au contraire, des interactions entre les divers phénomènes et savoirs. En France,

il n'y a pas ou peu d'universités qui pratiquent un « brassage » des disciplines, qui encouragent les croisements. Conjuguer la biologie et notre mode de vie mécanique est un exemple de nouvelle intelligence. Passer de l'architecte démiurge à des processus collaboratifs, donc de l'individuel au collectif, est un autre exemple d'intelligence. N'oublions pas non plus les intelligences naturelles, comme les arbres, ni l'intelligence artificielle.

Afin que la nature reprenne sa place en ville, il faut, selon vous, inventer un nouveau rapport avec elle. Lequel ?

L'équation est simple : il s'agit de réduire la quantité d'émissions de gaz à effet de serre et, *a contrario*, d'augmenter la quantité d'absorption. Pour lutter contre le réchauffement climatique, il faut recréer des îlots de fraîcheur. Mais planter des arbres ne sert à rien si ce n'est pas fait avec bon sens. La « forêt urbaine » est une idée stupide sans un travail approfondi de compréhension : quelles essences planter ? Où les planter ? Où conserver un sol poreux ? Etc. Planter des arbres en ville a pour première vertu d'y importer de la biodiversité. Cela répond, en outre, à une forte